

Jean GRONDIN

Interview (non intégralement publié) pour l'article d'Antoine ROBITAILLE, « Un salaud peut-il avoir une vie réussie? », dans *Le Devoir*, 13 septembre 2008, p. A 4.

A. R. : Qu'est-ce qu'une vie réussie selon vous?

J. G. : J'avoue n'avoir jamais beaucoup aimé cette formule : trop mercantile, comme si la vie était une transaction que l'on pouvait passer par profits et pertes. C'est dans cet esprit que Schopenhauer aimait dire que la vie était « une affaire qui ne couvrait pas ses frais »... La « réussite » de la vie se joue à trop de niveaux, incommensurables : on peut réussir dans sa carrière, en affaires par exemple ou dans le sport, pour évoquer des domaines où les chiffres comptent (pardonnez le semblant de pléonasme), tout en échouant dans sa vie personnelle ou familiale. La « réussite » ne se laisse pas non plus définir *a priori*, car elle dépend des ambitions et des priorités de chacun : certains veulent être des écrivains reconnus ou des inventeurs de génie, d'autres veulent simplement être de bons pères de famille. Ce qui m'agace aussi dans l'expression, c'est qu'elle ne peut s'appliquer aux vies qui ont été tragiquement interrompues ou brisées, comme il y en a tant, ni à celles qui sont en proie à la misère extrême et qui n'ont pas le temps, ni le loisir de se poser cette question et qui doivent se contenter de survivre (ce qui devrait être le cas de la majorité des habitants de la planète). La formule présuppose l'individualisme moderne, voire postmoderne, qui tient à « réussir sa vie ». Je me souviens ici de la formule, un peu paradoxale, d'Hérodote : on ne peut dire d'une personne qu'elle a été heureuse qu'après sa mort. En effet : à partir de quand peut-on dire de quelqu'un qu'il a réussi sa vie? 20 ans? C'est trop jeune. À 40, 50, 60 ans? Or une catastrophe ou une fin amère peuvent toujours survenir. De fait, on ne peut dire d'une affaire qu'elle a été réussie que lorsqu'elle s'est (bien) terminée : un examen, une opération, un marathon, etc. Quand sommes-nous dans cette situation face à notre propre vie?

Je préfère parler d'une vie *sensée*, d'une vie qui a eu la clairvoyance de reconnaître un sens à sa vie et, à mon sens, ce sens est toujours celui d'une vie qui n'est pas centrée sur elle-même et qui se soucie peu de sa « réussite ». Pour le dire le plus simplement du monde : il faut faire le plus grand bien possible et bien faire ce que l'on a à faire. L'important n'est pas ici d'avoir réussi, mais d'avoir fait son possible.

Pouvez-vous citer et décrire un bon exemple québécois ou étranger de vie réussie?

J'admire toutes les vies exemplaires, qui témoignent d'un réel dépassement de soi, mais j'hésiterais à parler d'une vie réussie. Un tel était un brillant humaniste, un menuisier exceptionnel ou un architecte de talent, mais comment savoir s'il était bon, généreux, et s'il était heureux? C'est que le vrai bonheur, sauf erreur, se trouve dans le cœur de ceux qui le vivent et qui est insondable de l'extérieur. Je me méfie des hagiographies, nationales ou autres, que l'on nous matraque, car je pense encore ici aux innombrables héros anonymes, mais d'autant plus exemplaires, dont on ne parle jamais. Quand j'étais jeune, le grand héros était John Kennedy, on adulait aussi son frère Robert, mais aujourd'hui, chacun sait qu'il ne s'agissait pas que de saints.

Quelle est la différence entre réussir dans la vie et réussir sa vie (je pense à Citizen Kane, qui donne cette leçon: il a tout réussi mais finit seul dans son Xanadu inachevé...)?

« Réussir dans la vie » est une expression qui me plaît davantage, car elle est plus limpide : on parle ici de personnes qui ont accompli quelque chose, qui se sont fixé des objectifs et qui les ont atteints ou surpassés, et dont l'œuvre suscite l'admiration. L'expression reste tout de même assez mercantile et sera surtout usitée dans le monde des affaires. Je ne m'en offusque aucunement, car ses critères sont clairs : Bill Gates, Ted Turner, Donald Trump et votre exemple, Howard Hugues, ont réussi dans la vie, ça oui. Mais ont-ils réussi leur vie? Aucune idée.

Quel est le rapport entre une vie réussie et le bonheur?

On aurait tort de confondre les deux. J'aimerais dire que la quête du bonheur est universelle, mais que cela est peut-être moins vrai de l'obsession de la vie réussie. Nous cherchons tous à être heureux et, voire surtout, à rendre les autres heureux, ce qui est souvent la source de notre propre bonheur. La vie réussie a quelque chose de plus individualiste et de plus pressé.

Aussi, la recherche du bonheur sait que notre bonheur ne peut être qu'imparfait ou approximatif compte tenu du caractère tragique de l'existence, qui tient à l'incompréhensibilité de la mort et du mal. Comme le disait Umberto Eco dans un entretien récent (30 mars 2008), celui qui se dit parfaitement heureux est un crétin. Quant à la vie réussie, j'ai un peu le sentiment qu'il s'agit d'un « ou bien, ou

bien » : on réussit ou on ne réussit pas. Cela est trop tranché. Mais rien ne nous empêche de faire notre possible pour être heureux et rendre autrui heureux. Enfin, à la différence de l'idéal de la vie réussie, celui du bonheur a aussi le mérite d'espérer autre chose qu'une félicité *hic et nunc*. Il honore ainsi une quête de béatitude qui ne va pas sans l'exigence d'une justice universelle et qui a fait partie de toutes les grandes philosophies. Le souci plus récent de la vie réussie y a renoncé et a, par conséquent, quelque chose d'un peu triste.